

# HENRI PRIAM

Notice lue par ODET DENYS

---

Henri Priam est né à la Pointe-à-Pitre, dans une de ces îles de la mer des Antilles, où, voici trois siècles, des cadets de Gascogne, de Normandie et de Bretagne ont fondé les premières de nos colonies.

Il appartenait à cette population guadeloupéenne, qui a gardé de ses premiers contacts avec la civilisation française une empreinte si profonde que son dialecte n'est encore aujourd'hui qu'une harmonieuse déformation de notre langue, et que les coutumes propres à certaines de nos provinces se retrouvent intactes au fond de ses campagnes.

\*  
\*\*

Il devait à ses origines créoles cette âme chimérique et cette soif d'idéal qui, de si curieuse manière, apparentent les Guadeloupéens aux Bretons décrits par l'auteur des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

Cette disposition du cœur, que Renan dénommait « romantisme moral », les habitants de la Guadeloupe la possèdent au plus haut degré.

Pour eux, l'occupation noble est celle par laquelle on ne s'enrichit pas : celle du soldat, celle du marin, celle de l'homme voué au travail de la pensée et pour qui la poursuite d'un intérêt matériel ne saurait constituer une fin, celle de l'avocat.

Au fond de leurs usages et de leurs conceptions sociales, on retrouve cette opinion que la richesse ne crée pas un titre à la considération. Celui qu'ils estiment entre tous, ce n'est pas l'homme qui témoigne de grandes aptitudes au commerce ou à l'industrie, mais celui qui se consacre au bien public et qui représente l'esprit du pays.

L'amour de la patrie, uni au sentiment de l'honneur, la fermeté devant l'adversité, une ardente passion pour ces nobles chimères sans lesquelles le monde ne serait plus qu'un immense charnier, autant de traits que les Guadeloupéens possèdent en commun avec ceux dont l'illustre penseur a loué le désintéressement et chanté l'idéalisme.

\*  
\*\*

Ces caractéristiques de l'âme guadeloupéenne, Priam les réunissait pleinement en lui ; elles ont marqué profondément sa vie, toute de simplicité, de labeur serein, de dignité intellectuelle et morale.

\*  
\*\*

Après avoir quitté le lycée où, pendant six ans vécus côte à côte, ses condisciples avaient apprécié la droiture de son âme et la vivacité d'une intelligence ouverte à

toutes les questions, Henri Priam voulut poursuivre dans une Faculté de la métropole des études que le succès avait couronnées.

Mais la situation de ses parents ne lui permettait pas d'accompagner ceux de ses camarades de promotion qui, par leur fortune... ou leurs relations politiques, pouvaient faire face aux frais élevés d'un long séjour en France : il ne put s'embarquer sur le transatlantique qui, chaque année, emporte au mois d'octobre les espoirs de la Guadeloupe.

Une entreprise locale lui offrit alors un emploi fructueux, lui assurant pour l'avenir de grandes satisfactions pécuniaires.

Mais il n'était pas de ceux qui n'estiment les choses qu'en raison de leur utilité immédiate et qui, rejetant dans l'ombre les spéculations de l'esprit, font de la fortune la règle suprême de la hiérarchie.

Priam repoussa l'offre et entra comme maître d'études dans une institution libre de la colonie où, pendant ses loisirs, il lui serait possible de préparer sa licence en Droit.

Son esprit est cependant avide de se parfaire. L'aride enseignement du livre ne saurait lui suffire ; il souffre de ne pouvoir entendre la parole de ces maîtres qui ont formé la pensée de tant d'avocats illustres.

\*

\*\*

Mais, sans fortune, sans relations dans la métropole, sans un foyer où il puisse, aux heures de nostalgie, se réchauffer le cœur, comment réaliser ce rêve ?

N'importe, il réunit de modestes économies, il s'embarque, le voici à Paris.

Pendant de longs jours, il connaît les tristesses du déraciné, celles que Barrès a dépeintes d'une manière si saisissante dans un de ses plus purs chefs-d'œuvre ; il ne se laisse pas toutefois décourager et les récits qu'il fait à ses amis de ses déboires et de ses soucis, s'il les commence avec mélancolie, c'est toujours avec un bon rire franc et courageux qu'il les achève.

Après bien des démarches, il est enfin agréé dans une étude d'avoué. Il passe alors rapidement ses examens de Droit, puis il s'inscrit à notre Barreau.

\*

\*\*

Servi par une forte culture littéraire, il alliait à une âme de poète l'esprit méthodique et précis d'un juriste de marque.

Il éprouvait pour ces envolées romantiques et ces amples périodes, si chères à nos aînés, une évidente tendresse, mais il estimait aussi que l'avocat doit savoir sacrifier au succès de sa cause, les satisfactions purement oratoires et se dépouiller des couplets inutiles qui retardent la marche du discours vers le but qu'il se propose d'atteindre. Sa parole élégante projetait sur les faits cette lumière nette qui supplée au développement, retient l'attention, impose la conclusion.

\*

\*\*

Déjà ses débuts présageaient une carrière féconde et promettaient à sa persévérance les plus belles récompenses.

Mais on était en 1916, le pays vivait des jours tragiques, les canons de l'ennemi retentissaient douloureusement au cœur de tous les Français.

Priam ne pouvait mentir au patriotisme traditionnel de son île natale, au passé glorieux de cette vieille terre française qui, depuis trois cents ans, a partagé toutes les tristesses de la nation, comme elle s'est réjouie de toutes ses victoires et qui, sur tous les champs de bataille où nos couleurs aient eu à se déployer, a mêlé le sang de ses enfants au sang héroïque du peuple de France.

Malgré une frêle constitution, qui l'avait fait ajourner puis classer dans le service auxiliaire, il réclame et finit par obtenir son envoi au front.

Fantassin, puis artilleur, on le trouve tantôt sur l'Yser, tantôt dans les Vosges, tantôt aux Dardanelles. Puis on l'envoie à Fontainebleau suivre les cours des élèves officiers d'artillerie.

Ce stage terminé, il obtient, avant de rejoindre, au front, son poste de combat, de revoir ses parents demeurés aux Antilles.

En quels termes émouvants il a chanté ce retour au pays, glorifié les charmes de son île, évoqué ses forêts toujours vertes et ses arômes divins, ses riches moissons se succédant sans fin aux flancs des monts, ses flots tièdes et bleus et ses « vagues de phosphore que frôle au fond des soirs le vol des pélicans » !

\*  
\*\*

Hélas ! c'est après avoir revu cette terre aimée, après qu'il eut, une dernière fois, pressé dans ses bras les êtres qui lui étaient le plus chers, que la maladie soudain l'a terrassé. En vain avait-il échappé à la mitraille : les froides pluies, la neige, la boue glacée des Vosges avaient eu raison de son courage.

Evacué en hâte du front de Lorraine, il mourait d'une pneumonie le 9 novembre 1918, deux jours avant l'armistice.

Plaise à Dieu qu'il ait vu, au cours de son agonie, se lever l'aube de la Victoire, et qu'il ait pu, heureux de n'avoir pas connu certaines de nos désillusions, se réjouir en mourant, que le sacrifice de sa vie ait été pleinement récompensé.